

Déclarations du maréchal Hindenburg

Le "Temps" a publié hier la première partie des déclarations faites à un rédacteur de la "Nouvelle Presse Libre" par le feld-maréchal Hindenburg, qu'assistait le quartier-maître général Ludendorff. Nous reproduisons ci-dessous la fin de cette conversation. C'est un document curieux, et qui à ce titre mérite d'être cité. Mais il n'échappera à personne que les déclarations de Hindenburg, auxquelles la plus large publicité est donnée par la radiotélégraphie, sont destinées à réconforter l'opinion publique chez nos ennemis et à impressionner les neutres. Ce que le généralissime allemand dit par exemple des armées russe, anglaise et française se réfute de soi-même sans qu'il soit besoin d'insister.

Ces réserves faites, voici la seconde partie de la conversation. Le correspondant de la "Nouvelle Presse Libre" de Vienne pose au maréchal Hindenburg la question suivante: — Les masses russes s'épuiseront-elles?

El Hindenburg de répondre: — Elles s'épuisent déjà, c'est le principal souci des grands chefs russes. Sans doute, d'autres générations sont à la disposition de la Russie; mais cela ne constitue pas une compensation. Nous avons des hommes en nombre suffisant; l'Allemagne dispose de réserves en abondance; en Autriche, les réserves sont loin d'être épuisées. Nous n'avons jamais été effrayés par le grand nombre des Russes, nous ne connaissons pas de supériorité numérique.

El Ludendorff intervenant: — Le danger de la supériorité numérique, dit-il, n'existe que pour les faibles. Celui qui accuse la fatalité ferait mieux de s'accuser soi-même; une volonté ferme se défie de elle-même sa destinée; il n'y a pas de fatalité.

Hindenburg a dit alors: — Les nouvelles armées russes sont aussi bonnes et aussi mauvaises que les anciennes. La qualité la plus remarquable des soldats russes reste l'obéissance aveugle; ils n'ont pas fait de progrès au point de vue militaire. Seule l'artillerie russe, formée par les officiers français et japonais qui commandent une partie de ses unités, est devenue plus redoutable; mais la nôtre lui reste encore supérieure. Pendant un certain temps, les Russes ont eu plus de munitions qu'anparavant; mais leurs réserves ont maintenant diminué; l'envoi de munitions par Arkhangel et Vladivostok va cesser bientôt en raison de la fermeture de ces deux ports par les glaces.

Le correspondant viennois lui ayant demandé s'il était exact que la guerre pût être terminée dans l'est, Hindenburg a répondu: — Les gens ne se contentent pas de l'absurdité qu'ils énoncent; c'est bien mal juger un chef que de lui attribuer un programme. Sans doute, un plan de guerre, une vue d'ensemble de la guerre se forme dans sa tête, mais il ne s'agit pas là d'un programme défini, ou plutôt il n'y en a qu'un, c'est de remporter la victoire. Où et comment la remporter, c'est ce qu'il y a à juger sans cesse, sur la base des événements. C'est pourquoi on peut chercher la décision aussi bien à l'est qu'à l'ouest. C'est une insensité de prétendre que l'axe l'intention de raccourcir le front occidental; je n'en ai jamais eu l'idée. Pourquoi le ferait-il? Le front occidental est imbranchable, alors même que nos adversaires, avec une dépense gigantesque de munitions d'artillerie, gagnent un peu de terrain çà et là. Ils ne passeront jamais, disent-ils, à attaquer trente ans encore, s'ils ont assez d'hommes.

Au sujet des Français, le maréchal s'est exprimé en ces termes: — Les Français montrent une grande

ténacité, mais ils se détruisent eux-mêmes par cette manière de combattre. D'ailleurs, leur ténacité ne leur sera d'aucun profit, puisque précisément à la fin ils n'auront plus personne. Le peuple français doit être destiné principalement aux Anglais. Si les Anglais, au printemps prochain, exigent une nouvelle offensive dans le même style, ils feront perdre à la France le reste de son année et de la force de son peuple.

Appréciant la valeur des efforts militaires de l'Angleterre, il a dit: — Ils ne changeront pas grand-chose à la guerre.

Hindenburg a donné ensuite son sentiment sur la situation en Roumanie: — En Transylvanie, les choses vont très bien; les Roumains se retirent et commencent à expier. J'ai salué leur entrée en guerre avec joie, car par là nous sortions de la guerre de positions.

Comme le correspondant faisait allusion à un attentat qui aurait été commis sur la reine de Roumanie, Hindenburg a répondu en hochant la tête: — Les attentats doivent toujours être désapprouvés, et ici, en outre, il s'agit d'une femme.

Hindenburg a eu quelques paroles extrêmement chaleureuses au sujet de la visite d'Enver pacha, qu'il a appelé un homme franc, loyal et fidèle, et un soldat remarquable.

Hindenburg et Ludendorff ont parlé en termes de respectueuse admiration du tsar de Bulgarie, et ils ont eu des paroles particulièrement coriales pour le prince héritier austro-hongrois qui, pour sa jeunesse, a montré une maturité et une sûreté de jugement exceptionnelles et qui s'est acquis l'amitié de tous par la bonté de son cœur.

Hindenburg a ajouté que depuis le début de la guerre il n'a pris qu'une seule permission de sept jours pour aller voir sa famille. La vie au quartier général est extrêmement simple; le dîner se composait de haricots, de pommes de terre, de pain et de fromage. Hindenburg a dit encore:

— La chose principale, c'est le sommeil. Il faut que le soldat dorme; c'est l'une de ses plus importantes qualités. Comme on lui demandait si un chef pouvait dormir quand une grave décision était en cours, il a répondu: — Pourquoi pas? Si tout ne va pas comme on le voudrait, le sommeil est peut-être un peu moins profond, mais quand tout va bien, alors le sommeil est vraiment parfait.

LA PLUS VIEILLE FIGURINE AMÉRICAINE

Sous ce titre on a publié dans l'édition française du Magazine mensuel de l'Union Panaméricaine de Washington, D. C., la traduction d'un article rédigé par le docteur W. H. Holmes, directeur du Musée National de la capitale des Etats-Unis, au sujet d'une petite statuette en argile qui n'a que 16 centimètres de haut, et 10 centimètres de sa base, et cependant, d'après l'auteur, on doit la considérer comme un des restes de petite dimension les plus précieux et les plus intéressants de l'antiquité. Elle fut découverte en labourant à la charrue par un "peon" dans le district de San Andres, Etat de Tuxtla, Mexique, et aujourd'hui elle est exposée dans une des vitrines du Musée National des Etats-Unis à Washington.

Ce qui donne une valeur toute spéciale à notre spécimen, c'est le renseignement chronologique que nous y avons puisé; cependant, nous ne devons pas oublier sa valeur comme preuve de l'état de culture où se trouvaient ceux qui l'ont exécuté. Les problèmes chronologiques qui se présentent à l'historien de l'ethnologie américaine figurent parmi les plus importants à résoudre. La période historique, la période d'histoire écrite comme on l'appelle communément com-

mence à la découverte colombienne, quoique des fan 1000 on ait déjà trouvé une page isolée d'histoire écrite, l'histoire des Normands qui cependant n'abonde pas en renseignements pouvant intéresser ceux qui se livrent à l'étude des aborigènes. La longue période qui antécède l'arrivée de Christophe Colomb se trouve illuminée par des traditions qui nous permettent de pénétrer les mystères des coutumes indigènes même un tant soit peu dans l'inconnu. Les restes fossiles de l'homme, et les restes de son travail manuel qui tombent en ruines, bien que ne pouvant être utilisés comme annales, instruisent encore même davantage, et leur étude par les paléontologistes et les archéologues met peu à peu au grand jour l'énigme de l'Amérique préhistorique. Cependant l'histoire écrite de l'Amérique ne se borne pas exclusivement à un système d'écriture du Vieux Monde, car nous nous rendons graduellement compte que les Américains des premiers temps étaient un peuple lettré, et qu'ils étaient en train de mettre la dernière touche à une méthode pouvant donner une forme permanente à leur intéressante histoire, à leur philosophie et à leur poésie. Nos hommes de sciences qui pâissent sur les glyphes de toutes sortes, s'efforcent d'interpréter le grand nombre d'inscriptions que l'on découvre sculptées sur les monuments et rassemblées dans les livres qui ont été conservés jusqu'à notre époque. On s'est rendu compte que ces écritures ne sont pas seulement pictographiques, et par là-même un peu intelligibles pour ceux qui s'occupent de l'étude d'une race étrangère sans s'engager plus loin que les images et dessins qui révèlent son histoire, mais encore qu'elles sont en partie phonétiques, et que ceux qui cherchent à les approfondir, ou pour mieux dire à les déchiffrer, sont portés à croire qu'on peut y trouver les rudiments d'un alphabet.

Il existe une autre phase de ces éléments d'étude qui n'offre pas à ceux qui appréhendent patiemment les ré-

gions occultes de l'histoire, un récompense qu'ils aient à dédaigner. Les vieux textes paraissent et le pour la majeure partie, des collections de date déterminant d'une manière satisfaisante les symboles glyptiques qui représentent les jours, les mois et les siècles, permettant ainsi de lire les dates des œuvres sculpturales et des restes architecturaux. L'intérêt exceptionnel qui se concentre sur cette petite masse est dû au fait que, selon le docteur Morley, ses inscriptions contiennent la date la plus reculée qui ait été jusqu'ici déterminée en Amérique, une date qui correspond à 100 ans avant la naissance du Christ dans notre système chronologique.

Suivant les inscriptions gravées sur les monuments du Guatemala et du Honduras les anciennes villes du territoire méridional maya atteignirent leur apogée entre 200 et 500 ans ap. J. C., tandis que les centres plus septentrionaux accusent des dates qui ne précèdent que de quelques centaines d'années le débarquement de Christophe Colomb. La statuette de l'Etat de Tuxtla est l'œuvre d'un peuple avancé qui à une certaine époque occupait la côte orientale du Mexique. Suivant M. Morley, elle se compose d'un glyphe à l'extrémité supérieure et d'une série de caractères numériques qui, interprétés d'après le système établi par suite de longues et laborieuses recherches faites par nombre de personnes s'adonnant à cette étude, donnent la date déjà mentionnée plus haut. La chose la plus intéressante de ce travail, c'est qu'il établit d'une manière certaine le fait important qu'il y a 20 siècles, les aborigènes de la région de Vera-Cruz en étaient arrivés à un degré avancé de culture qui se caractérise par l'invention de l'écriture, un pas qui marque d'une manière toute particulière la transition de la barbarie à la civilisation, ce qui constitue indubitablement un niveau intellectuel bien avancé pour un peuple qui était encore dans les environs de l'âge de pierre.

Amis Conquis par Téléphone

Notre conduite envers les uns les autres détermine généralement le gain ou la perte d'amitiés. Notre individualité se reflète dans tout ce que nous disons, et dans la façon de dire. Par exemple, lorsque nous entamons une conversation par téléphone, il y a certaines choses qu'il faut retenir dans la mémoire et qui seraient utiles dans cette circonstance. Nous ne voyons pas la personne avec qui nous causons, mais le téléphone transmet fidèlement notre accent et les inflexions de notre voix, si bien que nous ne pouvons échapper à l'individualité. C'est le cas d'être non pas face à face, mais de voix à voix.

CUMBERLAND TELEPHONE & TELEGRAPH COMPANY, Inc.

NEURASTHÈNE FER BRAVAIS ANÉMIE Chlorose, Faiblesse de Constitution, Manque de Forces, Pâles Couleurs, etc. SANTÉ - VIGUEUR - FORCE - BEAUTÉ

LES VINS ET LIQUEURS IMPORTÉS LES PLUS FINS A LA NOUVELLE-ORLEANS Sont offerts en vente à l'ancien magasin, justement recommandé, de SOLARI Célèbres Ecobons Français de la Maisen Jaquin Frères, Paris. ROYALE ET ISERVILLE, NOUVELLE-ORLEANS

R. G. HOLZER 317 ET 329 RUE BOURGOGNE NOUVELLE-ORLEANS, LNE. Garage "Holzer" portatif à l'épreuve de la Rouille, et Bâtisse Abri FABRICANTS DE PORTES, FENETRES ET PERSIENNES INCOMBUSTIBLES

BEST BOTTLED AND KEG BEERS UNDER THE FLAG. NATIONAL BREWING CO. EAGLE BREW & OLD HEIDELBERG NEW ORLEANS, LA.

Bière Regal Chacun trouve quelque chose d'agréable dans la Regal Beer. AMERICAN BREWING CO. NOUVELLE-ORLEANS, LNE.

crois vous avoir rendu vaut la petite somme que vous m'avez octroyée. — Alors, vous me jurez bien que ce que vous venez de me raconter est bien la vérité? — Absolument.

— Cet enfant est bien le fils de M. Saligny? — Vous ne l'avez donc jamais regardé?

L'américaine se leva, très calme, très maîtresse d'elle-même, et sans s'apercevoir Puyvardat, elle quitta l'hôtel et s'en retourna chez elle à pied; il n'y avait que trois kilomètres et elle avait besoin de se secouer et de réfléchir. — Que vais-je faire, se demandait-elle? Que vais-je faire?

IX Les deux rivaux

Aussi c'était donc vrai ce que disait cette abominable lettre, cette dénonciation perfide contre son mari, qu'elle s'écrit avec tant d'abandon et de confiance, Puyvardat lui venait de fournir, à n'en pas douter, les preuves que ce jeune marquis de Beauséjour était le fils de Saligny, de son Saligny à elle qu'elle aimait si follement. Et la pauvre femme soufflée se laissait aller au fond du coupé de louage, où elle s'était jetée en sortant de l'hôtel après sa conversation avec l'homme d'affaires, et qui la ramenait vers cette petite maison, où, si joyeuse, elle était entrée avec son mari quelques mois avant.

Peu à peu cependant, elle se ressaisit, elle se redressa, et secouant sa jolie tête blonde, elle murmura à mi-voix, avec son léger accent amér. eain. — Le passé est fini, il ne m'appartenait pas, mais le présent est à moi, et j'y veillerai.

De nouveau envahie par la tristesse elle demeura affaissée, les yeux réveurs. Une question la haalait; revenant sans cesse à ses lèvres, martelant sa pensée: — M'a-t-il trompée? cette femme prise en jour de folie est-elle depuis devenue sa maîtresse?

Et une colère sourde montait en elle à cette supposition. Son petit voyage était terminé; déjà on apercevait les Tourelles, émergeant des verdure du parc et non loin, la maison basse, entre les deux grands peupliers où avait vécu son Saligny enfant.

C'était là qu'il demeurerait quand il pensait à l'autre, à cette Claire, qu'il avait tant aimée, se disait tout bas la pauvre femme, se rappelant les paroles de Puyvardat. — Tout à coup, comme elle sautait de la voiture pour remonter chez elle une résolution subite la fit revenir sur ses pas et courir vers le château des Tourelles.

— Ah! j'en aurai le cœur net, criait-elle presque à haute-voix, tout en marchant; je la verrai, cette Claire, et il faudra bien qu'elle me dise la vérité. Si Jean est resté digne du grand amour que j'ai pour lui, s'il ne m'a pas indignement trompée, quelle joie! et com-

me je serai forte pour garder et protéger mon bonheur menacé!

Elle était en monologue ainsi, arrivée, presque sans s'en douter jusqu'au perron du château. Elle entra, et un peu tremblante, jeta à la femme de chambre qui s'avancant: — Je désirerais voir Mme de Beauséjour.

Et sans attendre que la domestique lui ouvrît la porte, elle entra dans le salon qu'elle connaissait bien; elle y était venue assez souvent tout l'hiver avec son mari.

Assise dans un grand fauteuil, elle commença pourtant à ressentir une angoisse; qu'allait-elle dire à Claire, dans quelques secondes, lorsque la marquise se trouverait devant elle?

Lui dire qu'elle était la maîtresse de son mari, brutalement, de suite, cela la soulagerait, mais l'autre, mise en garde défendrait son honneur nierait; il était préférable de ruser pour surprendre la vérité au trouble, au geste, à la physionomie de la Claire.

La porte doucement s'ouvrit, comme elle en était là de ses pensées, et la marquise, toujours joye et séduisante, entra gaiement.

— Ah! que vous êtes gentille d'être venue me voir aujourd'hui, et quelle bonne surprise nous allons passer ensemble car vous allez dîner avec moi, vous êtes seule, votre mari n'est pas encore rentré de son voyage. Nous unirons nos deux solitudes et ce sera charmant. — Je vous remercie, chère amie, ré-

pondit Mme Saligny en regardant Claire bien en face; mais je ne puis accepter, je prépare mes malles pour partir.

— Comment! fit Claire, vous ne quittez déjà? Au fait, je ne puis vous blâmer, je comprends que vous désiriez revoir votre pays, vos amis de là-bas, et reprendre vos habitudes, votre mari lui-même ne sera pas fâché de retrouver ce Nouveau Monde, qui est presque le sien maintenant et il reprendra certainement ses travaux avec plaisir, l'homme a besoin d'occupations, le travail est le meilleur régime que l'on puisse prescrire à un homme intelligent.

— Mais je pars seule, interrompit la jeune femme. — Comment, vous laissez ainsi votre mari tout seul, il va bien s'ennuyer; et vous êtes confiante? ajouta-t-elle en souriant.

— S'ennuyer! je ne le crois pas, fit à l'apurement Mme Saligny, il retrouvera bien le moyen de se distraire; quand à la confiance, hélas! il faut bien se résigner à ce que l'on est imposant à empêcher.

Et deux grosses larmes qu'elle ne put retenir voilèrent un instant ses beaux yeux.

— Claire, émue, s'approcha et voulut lui prendre la main, mais vivement l'américaine la retira.

— Oh! fit Claire d'un ton de reproche! c'est mal cela, je vous aime bien; qu'avez-vous pour me parler, ne vous gênez pas, dites le trop plein de votre cœur cela vous soulagera et peut-être aussi vous guérira.

Mme Saligny, révoitée par ce qu'elle appelait le cynisme de Claire, écarta tout à coup, s'écria: — Oui, je souffre, et cruellement, et si je souffre, c'est vous qui en êtes la cause, vous qui m'avez volé mon mari, qui êtes redevenue sa maîtresse. Car vous l'avez été déjà avant d'épouser ce marquis. Ah! je sais, je m'en souviens, je connais aussi le père de votre fils qui porte le titre et le nom d'un homme qui lui fut parfaitement étranger.

Claire pâlit; une ineffable angoisse se peignit sur son visage, et d'une voix cassée, inintelligible, elle interrompit et un appel désespéré la femme de Jean Saligny qui continuait à l'écraser sous la faute passée.

— Oh! madame, assez, assez, je ne mérite pas vos injures et vous n'avez pas le droit de me torturer ainsi; je ne vous ai rien pris, rien volé; j'ai pu avoir une minute de surprise, j'étais jeune, ignorante, j'étais libre, j'ai aussi... enfin le passé ne vous appartient pas, moi j'en ai assez souffert, je l'ai assez expié pour qu'il ne soit pardonné. La vie m'a été mauvaise, la dure main du malheur s'est abattue sur moi, je me suis courbée, j'ai supporté les humiliations, les tortures morales par mon fils que j'adorais, j'ai été avec l'homme qui, brutal, s'était opposé à moi pour que cet enfant ne soit point le poids le poids de ma misère et eût un nom;

— Mon mari est mort et je me suis en vain trouvée libre; cette liberté je n'en ai pas usée, et personne au monde, per-

onne entendez-vous bien, n'a le droit de me salir.

Mme Saligny fixant sur Claire ses deux grands yeux brillants de larmes, l'interrogea brèvement: — Pas même Jean Saligny? — Votre mari moins que tout autre, madame; et puisqu'il faut me discuter devant vous, je le ferai, je vous ouvrirai mon cœur tout franchement, afin que vous puissiez y lire avec confiance, le bonheur est rare; quand il passe à portée de la main, il faut serrer le grappin dessus et s'y cramponner. Le bonheur vous l'avez, vous aimez votre mari, il vous aime, ne gênez pas votre beau roman par un coup de tête; il ne tient qu'à vous d'être heureuse.

A continuer.

CONFERENCES PUBLIQUES GRATUITES Par M. L. W. ROGER CONFERENCIER NATIONAL DE LA SOCIÉTÉ DE THEOSOPHIE Salle de la Bibliothèque Carnegie Lee Circle 3 heures de soir (La Abbeley) DIMANCHE, 3 DECEMBRE